

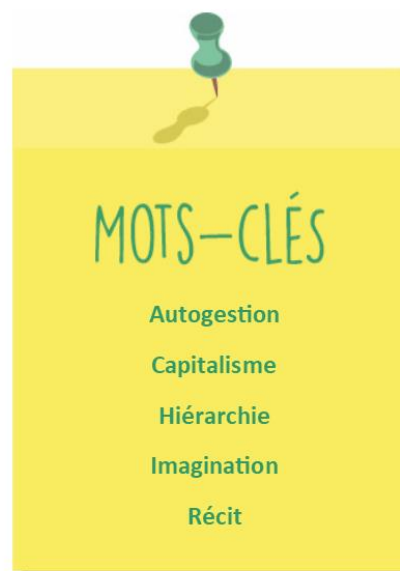
Et si l'autogestion...

Des récits pour une autre
histoire du travail



Avant-propos

Et s'il existait un monde où les entreprises fonctionnaient sans patron ? Et si les travailleurs.euses se ré-approprièrent collectivement leur travail ? Et si des histoires pouvaient ouvrir l'imagination, lui donner de la vigueur pour faire advenir un autre monde, plus juste, plus désirable ? À travers deux exemples (l'album jeunesse Zette et Zotte à l'usine et le film Le Balai libéré), Bénédicte Quinet, formatrice au Cefoc, interroge l'intérêt et le pouvoir des récits. Elle montre en quoi ces deux formes de récits permettent de comprendre les non-sens de l'organisation hiérarchique pyramidale... et d'entrevoir le sens de l'autogestion.



Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire.

Dans le prolongement de ses activités de formation, le Cefoc publie chaque année de courts textes d'analyse et une étude. Les thématiques abordées trouvent leur source dans les réflexions mises sur la table par les participants aux formations. Les textes sont destinés aux acteurs du monde associatif et à tout citoyen à la recherche d'outils de compréhension de la société susceptibles de favoriser l'émancipation et la mobilisation individuelles et collectives.

Dans le monde néolibéral qui est le nôtre, il est devenu normal qu'il y ait des riches et des pauvres, des dominant.e.s et des dominé.e.s. Le travail occupe une place centrale dans ces rapports de domination. Et si on imaginait une autre organisation du travail ? Au temps des catastrophes de toutes sortes, à l'instar de l'écrivain Rob Hopkins¹, ce texte plaide pour cultiver l'imagination. Deux exemples seront développés pour démontrer la richesse et l'intérêt de récits qui ouvrent d'autres possibles : d'abord, par une brève présentation et une analyse de l'album jeunesse *Zette et Zotte à l'Uzine* ; ensuite, par une interview sur le film *Le Balai libéré*. Ces deux exemples de « récits » inspirants, un livre et un film, poussent à sortir des cadres de pensée habituels dans lesquels nous enferme le système capitaliste. Car nous avons besoin d'histoires qui racontent d'autres façons de vivre ensemble sur cette planète. Comme l'affirme la philosophe Isabelle Stengers², ouvrir l'imagination collective et solidaire est certainement une piste pour se donner plus de chances de faire face aux désastres actuels et à venir.

Zette et Zotte à l'usine : un récit-fiction ancré dans l'expérience du travail

Parce que les représentations sur le monde de l'emploi se forgent déjà enfant, l'album jeunesse *Zette et Zotte à l'Uzine*³ invite les enfants à questionner, avec légèreté et humour, le sens et le non-sens au travail. Les autrices, Elsa Valentin et Fabienne Cinquin, jouent avec le vocabulaire « de gauche » et la grille de lecture marxiste. Elles transforment les mots de manière inventive, créative, jouissive. Ainsi par exemple :

- les ouvrières sont des *zouvriilleuses* qui fabricolent des *zabits de louxe* ;
- le patron un *trapron* ;
- les moyens de résistance des dominés (manifestation, grève générale et

¹Et si... ? Libérer notre imagination pour créer le futur que nous voulons, Paris, Actes Sud, 2020.

²Entretien avec Isabelle Stengers, [COVID-19] : Se libérer de l'imaginaire capitaliste ?, Propos recueillis par N. KHARRAZ, Agir par la Culture, décembre 2020.

³E. VALENTIN et F. CINQUIN, L'atelier du poisson soluble, Le Puy-en-Velay, 2020.

révolution) deviennent *manifle, grave généreuse et révolutive* ;

- plutôt que du salaire des *zouvriilleuses*, l'album parle de « *miettes et quelques légumes* » qui vont devenir juste des épluchures quand le *trapron* trouvera que les *zouvriilleuses* lui coûtent trop cher... avant qu'il délocalise dans un autre *païsse*.

Zette incarne la militante révolutionnaire, tandis que sa sœur Zotte est cette travailleuse tentée par les *zeurs-sop* pour gagner plus de beurre dans les *zépinars*, qui ambitionne rien moins que de prendre l'ascenseur-saucisse pour devenir *sous-sous-sous-chef* !

a) L'individualisme et l'organisation hiérarchique pyramidale

Zette ne voit pas l'intérêt de l'ascension sociale à laquelle sa sœur aspire :

« *Il est nul l'ascenseur-saucisse. Il n'y a qu'une seule place dedans et ça c'est inégal. En plus c'est les zoutes qui turbinent la manivelle pour le faire monter. Et ça c'est pas zuste* ».

Mais Zotte s'en fout, elle veut le prendre, elle ! Zette et Zotte raconte le *louxe*, le vol et l'exploitation. Les *zouvriilleuses* vont alors tenter de résister à cette évidence selon laquelle « *pour maximiser les profits, il faut que certains soient dans la peine – ce qui se solde par une approche sacrificielle des relations* »⁴.

Les *zouvriilleuses* deviennent de plus en plus nombreuses à venir à la *manifle* chaque nuit. Un soir, le *trapron* leur envoie le sous-chef :

« - Vous demandez quoi ?

- On ne demande plus, on affirme !

- C'est vrai quoi, y en a marre de demander des miettes et de recevoir des épluchures !

- Vous affirmez quoi ?

- Que ce n'est pas zuste ! Pour vous les zézés la vie est easy-miam, mais pour nous les pauvres, elle est raide-ficelle ! »

⁴ P. SERVIGNE et R. STEVENS (sous la dir. de), *Aux origines de la catastrophe, Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2020, p.51.



– Des zeurs-sop ? Et pis quoi encore ?
T'es pas follette ma Zotte ?

– Pas follette du tout. Si je zouvrille
mieux que les zautes je vais
prendre l'ascenseur-saucisse
et gravir tous les étages
de l'uzine.

– Il est nul l'ascenseur-saucisse.
Il y a qu'une seule place dedans et ça c'est inégal.
En plus c'est les zautes qui turbine la manivelle
pour le faire monter. Et ça c'est pas zuste.

– M'en fous, je veux
le prendre, moi.

Le récit fait ainsi écho aux luttes sociales qui existent bel et bien, à travers le monde, pour instaurer plus de justice et d'égalité dans l'organisation du travail. Cette fiction est clairement engagée. Elle rejoint notamment la pensée de collapsologues comme Gauthier Chapelle. Par ses recherches, il démonte le modèle hiérarchique pyramidal à partir de son regard de biologiste. Il montre qu'au sein du vivant, « s'il existe bien des hiérarchies chez certaines espèces, elles n'atteignent jamais le stade où les intermédiaires isolent le haut de sa base. Que ce soit chez les loups, les lions ou les chimpanzés, les dominants ont toujours une connaissance et un rapport direct avec les dominés »⁵. S'inspirant des mots et de la réflexion d'un physicien spécialiste de la complexité, Marc Halévy⁶, Chapelle écrit : « Si vous devez

essayer de connecter tous les points d'un ensemble avec un minimum de liens, vous obtenez mathématiquement un système hiérarchique pyramidal. C'est donc le système avec le moins de redondance, le moins de chemins différents entre deux points... et donc, [...] le plus bête ! ».

Les mots de Zette et Zotte illustrent cette déconnexion du haut et du bas : « Un jour le trapron qu'on ne voyait jamais fit dire par le sous-chef que les zouvrilleuses lui coûtaient trop cher » !

b) La coopération et l'autogestion

Face à cela, la *grave généreuse* continue, certaines quittent l'uzine pour aller faire pousser des légumes pendant que, à force de *zeurs-sop*, Zotte prend l'ascenseur-saucisse et devient sous-sous-sous-chef. Comme dans la vraie vie, le *trapron* ferme l'uzine et trouve un autre *païsse* avec des *zouvrilleuses* qu'il peut payer « à coups de *lance-miettes* ». Le *trapron* ne reprend pas

⁵*Ibidem*, p.151.

⁶*Ibidem*. Marc Halévy est un physicien de la complexité (longtemps chercheur auprès du prix Nobel Ilya Prigogine) et un philosophe de la spiritualité. Depuis quarante ans, il élabore des théories, modèles et méthodes pour les

processus complexes, et les applique aux systèmes socio-économiques humains.

Zotte, la sous-sous-sous-chef, malgré ses supplications :

« Je n'ai pas plus besoin de toi que d'une vieille chaussette, dit le trapron en lui jetant son tablier, tu es renvirée comme les zoutes. »

Les *zouvrilleuses* protègent leur outil de travail en empêchant les camions de *raflécupérer* les machines à coudre. La résistance finit par gagner et Zotte félicite le travail de résistance de sa sœur :

« - Bravo, t'as gagné, dit Zotte à Zette. En plus, tu vas être le chef, maintenant, puisque que tout ça c'est grâce à toi.

- Mais t'as rien compris du tout, ma Zotte ! Y a pas de chef. On décide toutes ensemble et on partage tout. Sinon, ça recommence. »

Bref, la piste de sortie proposée par l'album jeunesse permet d'interroger une évidence presque incontestable dans nos sociétés européennes occidentales : l'organisation hiérarchique pyramidale dans le monde du travail et la nécessité indispensable d'un chef (et de sous-chefs, et de sous-sous-chefs...) ! Le récit peut permettre à la fois des prises de conscience, un recul critique mais de surcroît, il ouvre les possibles : pourquoi ne pas imaginer d'autres façons de s'organiser collectivement ?

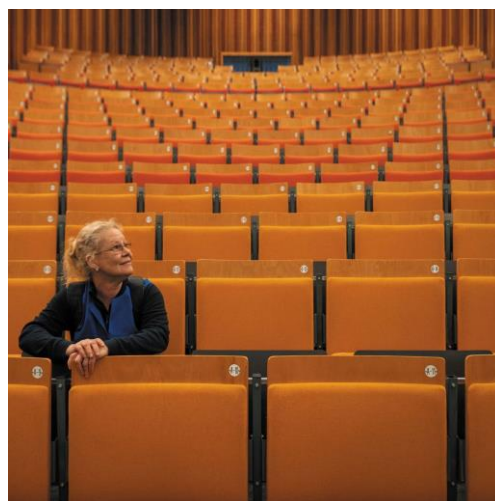
Ce récit n'est pas une fiction déconnectée du réel : il s'inspire d'expériences concrètes de domination et de libération dans le monde de l'entreprise⁷. Face aux non-sens de la hiérarchie pyramidale, le récit montre le sens que peut avoir l'autogestion. Il ne s'agit pas là de fantaisie : des expériences autogestionnaires ont existé à travers le monde, en Belgique aussi. On songe aux Maisons médicales, au cinéma Les Grignoux, au Groupe Terre, etc. L'autogestion est la gestion d'une entreprise par l'ensemble du personnel (soit directement soit par l'intermédiaire de représentants, élus et révocables par les travailleurs.euses). C'est la gestion (voire la propriété) d'une entreprise par ses

⁷ En exergue apparaît ainsi une dédicace à François Ruffin dont le travail cinématographique et le positionnement politique renvoient au combat pour les classes sociales dominées (avec son film *Merci patron ou J'veux du soleil*). L'album est aussi dédié « Aux femmes ouvrières du monde entier qui luttent et spécialement aux ex-Lejaby ».

travailleurs.euses. Dans les imaginaires, l'autogestion (comme l'anarchie) est souvent associée à l'absence de patron, de hiérarchie et donc au chaos. Or, ça ne signifie pas qu'il n'y a plus du tout de règle ou de structures ! D'ailleurs, des collectifs autogestionnaires fonctionnent avec une hiérarchie mais les modalités pour la mettre en place garantissent qu'il n'y ait pas de prise de pouvoir des uns sur les autres.

« Nous avons désespérément besoin d'autres histoires, non de contes de fées où tout est possible aux cœurs purs, aux âmes courageuses, ou aux bonnes volontés réunies, mais des histoires racontant comment des situations peuvent être transformées lorsque ceux qui les subissent réussissent à les penser ensemble. »

(Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes*)



Le Balai libéré : récit-documentaire d'un autre monde du travail rendu possible

L'autogestion a également fait pétiller les écrans de cinéma en Belgique, avec un documentaire sorti au printemps dernier : « *Le Balai libéré, Écoutez cette histoire que l'on m'a racontée* »⁸ de Coline Grando. La réalisatrice raconte cette histoire à sa façon : en faisant se rencontrer des nettoyeurs.euses d'aujourd'hui, à l'Université catholique de Louvain, avec des

⁸ *Le Balai libéré. Écoutez cette histoire que l'on m'a racontée*, un film de la réalisatrice Coline Grando, produit par le CVB, sorti le 17 mai 2023.

personnes qui ont œuvré à créer une coopérative autogérée de nettoyage (Le Balai libéré) dans les années septante. Autre récit inspirant sur l'autogestion, autre manière de le découvrir : par l'interview de deux acteurs de l'époque (désormais actifs au Cefoc) : Monique Kerouanton et Paul Verjans.

Bénédicte : *Quelle a été votre contribution au film et votre histoire dans la société coopérative et autogestionnaire Le Balai libéré ?*

— Monique : Quand la réalisatrice nous a contactés comme acteurs du Balai libéré, nous répondions avec les pieds de plomb car nous avons été beaucoup sollicités pour raconter cette histoire. Or, le plus souvent, ça n'a rien donné. Coline Grando est une toute jeune réalisatrice. Quand elle s'est demandé qui nettoyait à l'UCLouvain où elle faisait ses études, des amis lui ont raconté cette histoire très peu diffusée même à Louvain-La-Neuve où elle s'est déroulée : en 1975, à la suite d'une grève générale, les nettoyeuses de l'UCL licencient leur patron, et montent la société coopérative Le Balai libéré. Elles en deviennent propriétaires, organisent elles-mêmes le travail qu'elles réalisent. Une fois débarrassées de l'intermédiaire du patronat, sur un modèle autogestionnaire, les ressources sont partagées, les salaires augmentés et mieux distribués. Moi, j'y ai travaillé quatre ans comme nettoyeuse et militante. Paul faisait partie des militants, présents dès le début, qui ont aidé les femmes à « virer leur patron » et à monter leur entreprise autogérée !

— Paul : À l'époque, je faisais mon stage d'assistant social dans un syndicat. J'ai été au courant tout de suite des actions menées, j'ai participé très tôt à leur assemblée générale. Et j'ai pu diffuser l'information dans les lieux où j'étais actif pour les soutenir : au mouvement chrétien pour la paix, à la Ferme du Biéreau (seul lieu d'animation culturelle à Louvain-La-Neuve à l'époque), à l'institut Cardijn où j'étudiais.

Le syndicat a été très soutenant aussi, avec une figure forte comme celle de Raymond Coumont. Je me souviens, par exemple, d'une des actions de sensibilisation qu'on voit dans le film, organisée par les femmes : l'enterrement symbolique du patron. Des jeunes au balcon de leur cercle étudiant, voyant passer le cortège, les ont

traitées de fainéantes leur disant de retourner au boulot. Raymond est monté, a forcé leur porte et leur a remis les pendules à l'heure ! C'est aussi lui, en collaboration avec les femmes, qui a rédigé cette lettre de licenciement du patron, qu'on le voit lire et redécouvrir, dans le film, le sourire aux lèvres. Dans ses interventions, il met sur la table une question polémique importante : il considère que la violence est nécessaire pour créer un rapport de force ! Je ne suis pas d'accord. Au Balai libéré et dans beaucoup d'autres luttes, nous avons inversé le rapport de force sans violence. Pour moi la non-violence est une exigence éthique. La population ne s'alliera pas au combat si elle voit qu'elle doit entrer dans la violence. Elle aura peur du chaos que cela va entraîner.

B : *Une prise de parole, dans le film, m'a particulièrement marquée : une ancienne aide-familiale explique qu'elle a choisi de quitter son métier car on ne lui permettait plus de le faire dans le respect des personnes. Elle explique qu'au moins, aujourd'hui, comme nettoyeuse à l'université, si elle n'a pas le temps de laver une table, ce n'est pas grave, ce n'est qu'une table... Et pas une personne... à nettoyer « à la chaîne » ! Et vous, quels passages du film auriez-vous envie de mettre en avant ? Qu'avez-vous particulièrement apprécié ?*

— M : La réalisatrice a fait un travail colossal. Elle a permis de belles rencontres entre les anciens du Balai libéré et les travailleurs et travailleuses d'aujourd'hui qui ont parfois vu passer 4, 5, 10 entreprises différentes, avec chaque fois, une dégradation accélérée des conditions de travail. C'est incroyable ! Là où nous étions 6, 7, 8 voire 9 travailleuses, aujourd'hui, elles ou ils sont seul.e.s dans un bâtiment. Les femmes avaient organisé leur travail pour avoir fini à 15h30 pour aller rechercher leurs enfants à l'école. Elles prenaient une tasse de café ensemble, dînaient ensemble et parfois donnaient un grand coup pour avoir fini plus tôt et pouvoir fêter un anniversaire ! Comme le défendait Coline, lors du débat, ça devrait aussi pouvoir faire partie du travail. Aujourd'hui, ils dînent seuls avec leur smartphone ! Je suis pensionnée depuis plusieurs années, j'entends parler de burn out en me demandant si ce n'est pas un peu exagéré de la part des

travailleur.euse.s d'aujourd'hui... Mais quand j'ai entendu leurs conditions de travail aujourd'hui, je suis sidérée !

— P : J'ai particulièrement apprécié le respect de la parole des gens de la part de la réalisatrice. Il n'y a pas eu de détournement de la parole à d'autres fins que ce que les personnes voulaient dire. J'ai été marqué par le témoignage de Madame Devos qui dit qu'une fois que le travail du *Balai libéré* a été repris par une nouvelle firme, elle qui était une super travailleuse, n'a plus rien foutu tellement elle était dégoûtée. Elle a été licenciée... Ou encore Julia et Chantal qui parlent des douze meilleures années de leur vie de travailleuse (au Balais libéré) : elles avaient enfin quelque chose à dire ! Ou ce travailleur qui s'étonnait, quand il était enfant, que sa mère dorme en rentrant du travail de nettoyeuse : il fait pareil aujourd'hui et il la comprend, à présent, car c'est un travail dur.

— M : Il faut se remettre dans le contexte de l'époque : aucune de ces femmes n'avait choisi de faire ce travail. En fondant leur société, elles avaient un rôle, elles devenaient importantes. Je ne crois pas exagérer en disant que chaque mois, une délégation de femmes du Balais libéré allait visiter les entreprises d'autres femmes en lutte : Lip à Besançon (entreprise de montres) ; Salik dans le Borinage, à Quaregnon (entreprise de jean's)...

B : Vous étiez allés vivre dans le Brabant wallon pour cette mouvance autogestionnaire promue par le syndicat de Nivelles à l'époque. Que diriez-vous du monde d'aujourd'hui et de vos combat militants, depuis la pension et le quartier liégeois où vous vivez à présent ?

— M : Paul est plus optimiste que moi. J'observe combien le capitalisme a réussi à insérer l'individualisme au cœur des gens : consommer, être en concurrence, être jaloux... nous avons encore lu ce matin dans le journal cette idée qu'on pourrait être consolé de notre malheur par le malheur des autres ! L'expérience au Balai libéré m'a appris énormément. Elle semble sans doute exceptionnelle vue d'aujourd'hui. Mais il ne faut pas l'idéaliser non plus. Par exemple, en ce qui me concerne, après quatre ans et un repos d'accouchement, j'étais fatiguée, j'ai décidé de quitter le Balai libéré. Je suis revenue à

mon ancien métier d'éducatrice spécialisée pour lequel cette expérience s'est avérée très précieuse. Dans le travail d'éducatrice, je trouve qu'on se focalise trop sur l'individu, alors que dans les institutions où j'ai travaillé, je voyais bien que s'y retrouvaient presque exclusivement les enfants issus de familles pauvres. Après avoir travaillé au Balai libéré, je comprenais mieux les familles. Je voyais bien ce que c'était, par exemple, quand on doit se lever à trois heures du matin pour le travail, sans toujours avoir de solution pour les enfants...

— P : Je crois en la nécessité du travail d'éducation populaire, d'aller au contact des personnes. Par exemple, dans mon quartier, j'ai été rencontrer les personnes chez elles, avec une pétition sur la mobilité. Il y a eu 80% de réponses favorables. Je crois qu'il faut pouvoir aller au contact, ne pas avoir peur de faire du prosélytisme. Ça ne suffit pas d'envoyer un mail en attendant que les gens viennent ! Et il ne faut pas se leurrer, c'était aussi comme ça avant !

Lors de l'avant-première à Louvain-La-Neuve, c'était noir de monde ! Une prof de l'UCL a exprimé qu'elle ne se rendait pas compte des conditions de travail, liées par exemple à l'absurdité actuelle de calibrer le temps de nettoyage au mètre carré, peu importe qu'il s'agisse d'un couloir, d'un laboratoire ou d'un bureau. C'est comme si c'était les mêmes mètres carré. Je crois qu'avec les niveaux de vie qui augmentent ailleurs dans le monde, les firmes ne vont plus pouvoir maintenir leurs taux de profits ! Pour moi, c'est un bon contexte pour le rapport de force des travailleur.euse.s. Ils vont vouloir plus d'autonomie et donc... plus d'autogestion ?



Bénédicte Quinet,
Formatrice permanente au Cefoc

Pour aller plus loin

Quentin MORTIER, *Petit lexique critique : autogestion. Pour une réappropriation collective du travail*, SAW-B, juin 2023.

<https://saw-b.be/wp-content/uploads/sites/39/2023/09/A2301-ABC-Autogestion.pdf>.

Elsa VALENTIN et Fabienne CINQUIN, *Zette et Zotte à l'uzine*, L'atelier du poisson soluble, Le Puy-en-Velay, 2020.

Nicolas VERSCHUEREN, *Une utopie ouvrière à l'aube de la société post-industrielle. Le « Balai libéré » et les expériences d'autogestion en Belgique*, Histoire @Politique, n°42, 2020.

<https://journals.openedition.org/histoirepolitique/607>.

Pour découvrir l'album « Zette et Zotte à l'uzine », voici sa version racontée par deux militantes : <https://www.youtube.com/watch?v=5ibe6EMthRo>

Pour découvrir l'analyse écrite par les Grignoux au sujet du film « le Balai libéré » : https://www.grignoux.be/dossiers/288/pdf/2023_balai.pdf

